

Matheus TREVIZAM

DIFFÉRENTES CONFIGURATIONS DES PLAISIRS RUSTIQUES  
DANS LE *CATO MAIOR* DE CICÉRON  
ET DANS LE *DE RE RUSTICA* DE VARRON

Nous avons choisi, parmi tous les aspects possibles de la question du sens dans la littérature latine, celui de la ruralité, que nous essaierons d'examiner spécifiquement en rapport avec le thème des plaisirs rustiques dans le *Cato Maior* et dans le *De re rustica*. Tout d'abord, nous appuierons notre réflexion sur des extraits du *De re rustica* qui traitent du thème des plaisirs, comme celui de manger des cochons (livre II) ou d'avoir une belle volière ornementale à la campagne (livre III). Puis, dirigeant nos regards vers le *Cato Maior*, nous montrerons que Cicéron met en valeur le bien-être dans le milieu rural, puisqu'il cherche à présenter la vie campagnarde comme un des accès au bonheur pour l'homme âgé.

On associe habituellement la vie et le milieu de la campagne à Rome aux travaux pénibles du labourage et de la récolte, par exemple, car l'objectif de l'activité paysanne est plutôt de produire des biens pour la consommation humaine ou pour le commerce ; mais, au-delà de cet aspect, la littérature rurale dont nous traitons ici met aussi l'accent sur des façons *diverses* d'éprouver joyeusement la vie à la campagne.

Ainsi, établir les différentes manières de participer aux plaisirs de la campagne dans le *Cato Maior* et le *De re rustica* aide à mieux comprendre les particularités de sens de ces deux textes, plus au moins capables d'intégrer les thèmes de la culture rustique à l'ensemble des questions qu'ils présentent au lecteur. Tout d'abord, rappelons que le *De re rustica* constitue un dialogue divisé en trois parties, la première en rapport avec des développements techniques sur l'agriculture, la deuxième sur l'élevage, et la dernière sur ce qu'on appelait dans l'Antiquité *uillatica pastio*, ou exploitation commerciale (ou non !) de petits animaux comme les oiseaux, les poissons, les escargots, les abeilles... Ce caractère technique explique sans doute les raisons du privilège *pratique* de la ruralité dans les pages de l'ouvrage, sans que cela, cependant, n'exclue complètement la recherche des plaisirs « non-pécuniaires » des propriétaires terriens envers les réalités connues dans leurs domaines. D'ailleurs, les avantages qui viennent de la bonne rentabilité d'une ferme où les travaux sont techniquement bien menés représentent, eux aussi, au moins une forme de satisfaction pour ceux qui s'intéressent matériellement à la ruralité.

Du côté pratique des plaisirs de la vie rustique, la même importance n'est pas à attendre d'un petit dialogue comme le *Cato Maior*, car, dans ce cas, le plus grand poids expressif n'est donné à aucun aspect productif ou encore, technique. Les lecteurs de Cicéron se souviennent, en effet, que l'essentiel de cet ouvrage est d'essayer de faire un portrait de la vieillesse éloigné des idées reçues qui la considèrent comme un temps d'inertie, de faiblesse, de manque de plaisir et une simple attente de la mort. Dans ce cadre, la ruralité est une des façons de bien vivre, car les vieillards peuvent encore être attentifs à la production sur leurs terres et avoir des plaisirs « nobles » qui ne sont pas soumis aux voluptés de la jeunesse.

Si nous voulons suivre dans le *De re rustica* les empreintes de ce que la vie rustique a à offrir à ceux qui s'en occupent, le premier livre nous montre déjà la répartition des

« dons de la campagne » entre l'abondance ou la richesse dont profitent les agriculteurs soigneux de leur métier et les plaisirs « non-pécuniaires » qu'ils peuvent obtenir de cette activité<sup>1</sup>. L'invocation aux douze dieux rustiques du livre premier, avec la mention à Cérès et à Liber en tant que porteurs divins des dons essentiels du pain et du vin, concerne surtout l'écrivain qui devrait être capable d'évoquer les techniques rurales ; en outre, cette mention illustre le rôle pratique de la campagne pour le bien-être des hommes qui ne pourraient pas se passer de satisfaire les besoins les plus vitaux de leur corps.

La même façon de traiter les avantages que les champs ont à offrir aux cultivateurs se manifeste avec clarté dans beaucoup d'autres parties de ce livre I, comme, par exemple, dans le deuxième chapitre, quand Varron dit que les Italiens sont attentifs à deux points avant de cultiver : ils observent, d'une part, si les produits de la terre peuvent être obtenus proportionnellement aux dépenses de la culture et, d'autre part, si les terrains sont ou non salubres<sup>2</sup>. L'inclusion de ce passage dans la rubrique des biens rustiques sans rapport avec les côtés plus « légers » de la ruralité est due au fait que les cultivateurs de l'Italie, selon la description qui en est donnée, agissent sur la terre en attendant des profits et de la sécurité pour leur santé physique, c'est-à-dire, dans les deux cas, dans l'espoir d'avantages en rapport avec le monde matériel.

Le morceau suivant que nous avons choisi de commenter, celui des débuts du chapitre IV du livre premier du *De re rustica*, est un des passages les plus emblématiques de l'ensemble des dialogues de Varron car, on le verra, il illustre bien l'esprit général de ce qu'il a écrit.<sup>3</sup> D'ailleurs, le passage est en accord avec un détail important pour la définition de l'agriculture, esquissée à la fin du troisième chapitre du même livre premier, et qui la présente comme un art « nécessaire et important »<sup>4</sup> : cet art se définit comme

---

1. Varron, *Économie rurale : livre I*, texte établi, traduit et commenté par J. Heurgon, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 21 (*De re rustica* I, IV, 1) : *Eius principia sunt eadem, quae mundi esse Ennius scribit, aqua, terra, anima et sol. Haec enim cognoscenda, priusquam iacias semina, quod initium fructuum oritur. Hinc profecti agricolae ad duas metas dirigere debent, ad utilitatem et uoluptatem. Vtilitas quaerit fructum, uoluptas delectationem ; priores partes agit quod utile est, quam quod delectat.* « Il se fonde sur les mêmes éléments premiers dont, selon Ennius, le monde est fait, l'eau, la terre, l'air et le soleil. Voilà ce qu'il faut étudier avant de répandre des semences qui, dès le moment où elles lèvent, sont la promesse des fruits. Partant de là, les agriculteurs doivent tendre vers deux buts : l'utilité et le plaisir. L'utilité cherche le rapport, le plaisir veut l'agrément ; mais le premier rôle revient à ce qui est utile, avant ce qui est agréable ».

2. Varron, *Économie rurale : livre I*, p. 14 (*De re rustica* I, II, 8) : *Duo in primis spectasse uidentur Italici homines colendo, possentne fructus pro impensa ac labore redire et utrum saluber locus esset an non. Quorum si alterutrum decolat et nihilominus quis uult colere, mente est captus atque ad agnatos et gentiles est deducendus. Nemo enim sanus debet uelle impensam ac sumptum facere in culturam, si uidet non posse refici, nec, si potest reficere fructus, si uidet eos fore ut pestilentia dispereant.* « Il y a deux choses surtout que les Italiens semblent avoir recherchées en cultivant la terre, s'ils pouvaient tirer un revenu proportionné à la dépense du travail, et si le lieu était salubre ou non. Si de ces deux avantages l'un ou l'autre s'envole, et si néanmoins vous voulez faire de la culture, c'est que vous êtes fou : il n'y a qu'à vous remettre à la tutelle des agnats ou de la famille. Aucun homme de bon sens en effet n'acceptera de faire des frais ou des dépenses agricoles en voyant qu'il lui est impossible de rien tirer de son fonds, et pas davantage, dans le cas où il peut en tirer une récolte, en voyant que celle-ci sera perdue par la malignité du climat ».

3. Varron, *Économie rurale : livre I*, p. 21 (*De re rustica* I, IV, 1 – voir *supra* n. 1 pour la citation complète et sa traduction française).

4. Varron, *Économie rurale : livre I*, p. 21 (*De re rustica* I, III, 1) : *Stolo cum aspexisset Scrofam: Tu, inquit, et aetate et honore et scientia quod praestas, dicere debes. Ille non grauatus : Primum, inquit, non modo est ars, sed etiam necessaria ac magna; eaque est scientia, quae sint in quoque agro serenda ac facienda, quaeque terra maximos perpetuo reddat fructus.* « Stolon regarda Scrofa : « C'est toi », dit-il, « puisque tu l'emportes par l'âge, les titres et le savoir, qui dois parler. » Il ne se fit pas prier : « D'abord », commença Scrofa, « non seulement c'est un « art », mais un art indispensable et capital ; et c'est la science

savoir ce qui doit être planté et fait dans chaque champ, pour que la terre produise sans cesse les plus grands revenus<sup>5</sup>. En effet, au début du quatrième chapitre, l'auteur continue d'expliquer que les agriculteurs doivent se tourner vers deux objectifs, l'utilité et le plaisir (*uoluptas*), puisque le premier leur procure des biens lucratifs et le deuxième, du bien-être ; l'utilité, encore, est dite ici plus importante que le plaisir (*priores partes agit quod utile est quam quod delectat* – I, IV, 1).<sup>6</sup>

Mais Varron, en bon théoricien des arts ruraux et souvent soucieux de présenter avec raffinement les idées qu'il expose au public, fait savoir que la beauté d'un champ et les avantages en rapport avec cette qualité ne sont pas des réalités tout à fait différentes : d'abord, selon l'agronome, l'organisation harmonieuse des cultures dans l'espace finit par augmenter leur productivité (I, IV, 2). Cela se vérifie par les bois et les oliveraies qu'on a eu le soin de planter en lignes droites : non seulement les éléments naturels comme les rayons du soleil et les vents sont ainsi mieux partagés entre tous les arbres, mais les travaux de l'homme dans les étapes de la culture ou de l'extraction des produits de la terre s'en trouvent aussi plus aisés, car ils sont réalisés dans un endroit où les paysans peuvent se mouvoir sans être gênés et en voyant bien tout ce qu'ils font. En outre, à l'occasion d'une éventuelle vente des terres, l'auteur rappelle que – étant donné le comportement naturel de chaque homme – les terrains simplement beaux à voir ont un prix plus élevé.

Il nous semble utile de rappeler que ce côté pratique a un lien avec le public de l'ouvrage : il est destiné à une partie de la société romaine qui s'identifie avec des grands propriétaires terriens désireux – comme Fundania, épouse de Varron, à qui les trois dialogues sont dédiés – d'augmenter ou, au moins, de maintenir leurs revenus financiers, provenant en grande mesure de l'exploitation de ses terres. Nous mentionnons ici l'attachement des couches privilégiées de Rome à la terre, phénomène socio-politique (et économique) qui ne s'est pas arrêté depuis la fin des Guerres Punique, quand les Romains ont pu consolider leur pouvoir sur le bassin méditerranéen et maîtriser des conditions favorables au développement des monocultures fruitières d'exportation (vignobles et oliveraies), de telle façon que les riches propriétaires, devenus encore plus puissants avec les gains des conquêtes, ont fini par s'emparer des terrains fertiles de l'Italie et parfois par dominer les marchés au détriment des petits paysans<sup>7</sup>.

Au début du septième chapitre, nous voyons le retour des théories de l'agronome sur la nécessité d'une certaine fonctionnalité pour le beau, car il nous dit, cette fois, qu'un champ plus agréable à voir produit en général plus qu'un autre moins bien organisé.

---

de ce qu'il convient de semer et de faire dans chaque propriété et quelle terre produit sans interruption le plus grand rapport ».

5. Varron, *Économie rurale : livre I*, p. 21 (*De re rustica* I, III, 1 – voir *supra* n. 4 pour la citation complète et sa traduction française).

6. Varron, *Économie rurale : livre I*, p. 21 (*De re rustica* I, IV, 1 – voir *supra* n. 1 pour la citation complète du passage).

7. K.D. White, "Roman agricultural writers: Varro and his predecessors", *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1973, vol. 4.1, p. 447 : « Intensive development with planted crops, and extensive animal husbandry came to dominate the economy of particular regions; in both cases investment capital was needed, either for equipment (including tools, working animals and slaves) or for the necessary breeding-stock, and to cover the period before returns on the capital investment began to come in. In other regions, as I have explained elsewhere [...], older forms of farming were still pursued, either for subsistence, or for profit: the agrarian economy of Italy remained essentially regional in character, and the evolution of new techniques in any one area did not necessarily influence others ».

Les ancêtres des Romains, nous raconte-t-il, obtenaient moins de raisins et de blé dans un champ de taille identique, mais moins bien ordonné, comme on le voit à une échelle plus petite quand on prend l'exemple des noix que peut contenir un récipient : en réalité, quand ces fruits sont mis ensemble avec soin, une même quantité peut être reçue dans un *modium* ; sans organisation, le récipient d'un *modium* et demi pourrait à peine contenir ces noix. D'une manière similaire, une oliveraie ou un vignoble avec des arbres bien alignés accueillent mieux les plantes ; et le vin ou l'huile qui viennent de cet endroit sont mieux payés du fait de leur qualité supérieure.

Le dernier morceau que nous avons choisi de commenter dans ce même livre, parce qu'il nous servira aussi à développer le thème des plaisirs rustiques dans le troisième et dernier dialogue de l'ensemble, se trouve dans le treizième chapitre. Ici, Varron recommande de ne bâtir, dans les champs du seigneur, que des édifices en accord avec les besoins *pratiques* de ceux qui cultivent, comme les ancêtres l'ont fait, pour augmenter rationnellement leurs revenus. Les modernes, cependant, préfèrent bâtir aux champs pour les loisirs, ce qui n'est pas profitable du point de vue d'une logique de production stricte.

Or, dans le livre III du *De re rustica*, peut-être le plus moderne de l'ensemble, à cause du modèle économique qu'il présente, celui de la *uillatica pastio*, et des comportements humains que l'on y trouve décrits plus aisément, se pose fréquemment ce même problème de la limite du luxe dans l'ambiance rurale, surtout en ce qui concerne la construction des bâtiments. C'est ainsi que Pinius, dédicataire de ce livre, est montré comme possédant une *uilla* trop luxueuse pour les modèles anciens, avec ses plafonds en bois sculpté et ses mosaïques (III, I, 10) ; de plus, la *Villa Publica* de Rome, endroit fictif du dialogue, est dite plus utile et plus en accord avec sa fonction de lieu des votes et des séances des censeurs que celle richement parée d'Axius, personnage de cette partie de l'ouvrage, tandis que celui-ci, à son tour, critique le luxe de la maison d'Appius, située à la fin du champ de Mars (III, II, 5).

Mais ces critiques du luxe – justifiées dans le contexte parce que, du début jusqu'à la fin des dialogues, l'objectif essentiel des opérations décrites continue d'être l'augmentation des profits des grands propriétaires fonciers, ou, comme nous essayons de le montrer ici, la recherche de l'abondance ou de la prospérité matérielle – ne suffisent pas à détruire toutes les concessions de Varron aux plaisirs non intéressés. Ainsi, dans ce même livre III se trouve la célèbre description de la volière de Varron dans la ville italienne de Casinum, qui sert uniquement à faire plaisir (*causa animi constitutus*)<sup>8</sup> à ceux qui sont invités à dîner, car ils se voient là au milieu d'un espace raffiné, avec de l'eau, des oiseaux aquatiques, des végétaux soigneusement cultivés, des objets comme une horloge et un indicateur de route des vents (III, V, 8-17)...

Cette volière, il faut le dire, est opposée dans le contexte de ce troisième livre aux volières commerciales de Merula : ce personnage, dans le quatrième chapitre, se charge d'établir clairement la différence entre les deux genres d'établissement rustique. Tandis que le bâtiment de Varron procure à son entourage l'opportunité de profiter de son style de vie esthétisé, dans un milieu humain qui favorise, soyons-en sûrs, l'aimable convivialité et les savantes discussions, les volières dont parle Merula servent à accueillir des oiseaux comme des grives, qui, soigneusement engraisées, réjouissent un seigneur intéressé par

---

8. Varron, *Économie rurale : livre III*, texte établi, traduit et commenté par C. Guiraud, Paris, Les Belles Lettres, 1997, p. 14 (*De re rustica* III, V, 8).

le profit. Selon les mots d'Appius dans le deuxième chapitre, il savait que l'on obtiendrait, pour cinq mille oiseaux dans un enclos, la somme de soixante mille sesterces dans le cas d'un banquet ou d'un triomphe urbain<sup>9</sup>.

Une fois mentionnés les plaisirs de la convivialité entre personnes de même rang social, les plaisirs stricts de la table trouvent aussi leur place dans les lignes de ce livre : Appius, dans le chapitre II, se souvient d'avoir trop mangé de volailles dans la *uilla* rurale d'Axius située à Réate, où il a été reçu. Nous savons, en effet, que l'économie telle qu'elle est esquissée dans ce dernier livre de l'ouvrage offre au lecteur un tableau précieux de l'augmentation du luxe dans la culture romaine du premier siècle avant notre ère. On le constate par l'intérêt des propriétaires ruraux à produire des aliments délicats – comme par exemple des oiseaux, certains poissons, des escargots... –, qui sont destinés à être consommés localement, dans la ferme, ou, plus communément, dans les villes, par des clients avides de plaisirs gourmands.

Enfin, le thème des plaisirs en rapport avec les bâtiments ruraux est à nouveau évoqué à la fin du livre III. Sur le dernier point technique, celui de la pisciculture, Varron traite non seulement de l'amour désintéressé que certains riches Romains portent aux poissons – qu'ils arrivent, parfois, à élever mieux que les chers mulets d'Axius ! –, mais, aussi, du goût (*tanta ardebat cura*) qu'ils ont pris à faire creuser artificiellement des bassins sans compter (III, XVII, 9). Dans le deuxième dialogue des *Res rusticae* de Varron, à son tour, la seule référence au thème des plaisirs rustiques que nous souhaitons rappeler se trouve dans le quatrième chapitre du livre : il s'agit du passage où Tremellius Scrofa dit presque providentiellement, au sens stoïcien du mot (voir Chrysippe sur ce même sujet),<sup>10</sup> que la nature a donné les cochons « pour les banquets », ces animaux étant une source de satisfaction gustative pour les Romains<sup>11</sup>.

---

9. Varron, *Économie rurale : livre III*, p. 7 (*De re rustica* III, II, 15-16) : *Atque in hac uilla qui est ornithon, ex eo uno quinque milia scio uenisse turdorum denariis ternis, ut sexaginta milia ea pars reddiderit eo anno uillae, bis tantum quam tuus fundus ducentum iugerum Reate reddit. Quid ? sexaginta, inquit Axius, sexaginta, sexaginta ? derides. Sexaginta, inquam. Sed ad hunc bolum <ut> peruenias, opus erit tibi aut epulum aut triumphus alicuius, ut tunc fuit Scipionis Metelli, aut collegiorum cenae, quae nunc innumerabiles excandefaciunt annonam macelli. Reliquis annis omnibus si <non> hanc expectabis summam, spero, non tibi decoquet [non] ornithon ; neque hoc accidit his moribus nisi raro ut decipiaris.* « Eh bien, il y a dans cette ville une volière, et d'elle seule je sais qu'ont été vendues cinq mille grives à trois deniers pièce, si bien que ce secteur de la villa a rapporté cette année-là soixante mille sesterces, le double de ce que rapporte ta propriété de deux cents arpents à Réate. – Quoi ? Soixante, dit Axius, soixante, soixante ? Tu veux rire. – Soixante, dis-je. Mais, <pour> réussir un tel coup, tu auras besoin d'un banquet ou d'un triomphe, tel que fut alors celui de Scipion Metellus, ou des repas d'associations qui, par leur grand nombre aujourd'hui, font flamber les prix au marché. S'il est vrai que tu <ne> dois <pas> t'attendre à une telle somme tous les ans, ta volière, j'espère, ne causera pas ta déconfiture ».

10. Voir note 35 au chapitre V de *De re rustica* II, dans l'édition de l'ouvrage par Charles Guiraud (Varron, *Économie rurale : livre II*, texte établi, traduit et commenté par C. Guiraud, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 122) : « Le rapprochement entre la vie (*anima*) et le sel ne peut se comprendre que par la référence à la plaisanterie de Chrysippe le Stoïcien, rapportée par Cicéron (*Nat. deor.* 2, 160 ; *Fin.* 5, 38), suivant laquelle le porc aurait reçu la vie à la place du sel (jeu de mots sur « esprit ») comme conservateur. Cf. Pline, 8, 207 : *Animalium hoc maxime brutum animamque ei pro sale datam non inlepide existimabatur* ».

11. Varron, *Économie rurale : livre II*, p. 38 (*De re rustica* II, IV, 10) : *Suillum pecus donatum ab natura dicunt ad epulandum ; itaque iis animam datam esse proinde ac salem, quae seruaret carnem.* « On dit que les porcs nous ont été donnés par la nature pour festoyer. Ainsi la vie leur a été donnée, tout comme le sel, pour conserver leur chair ».

Le thème des plaisirs rustiques (*uoluptates agricolarum*)<sup>12</sup> se trouve mieux intégré au *Cato Maior* cicéronien puisque, comme nous l'avons vu auparavant, ces plaisirs d'un sage vieillard, quoique non exclusifs, sont très valorisés dans le dialogue. Précisons que ce même vieillard peut se réjouir également en éprouvant des joies plutôt en rapport avec la vie mentale (par. 49-50) et le prestige (par. 61-64) qui correspond à cet âge. Ainsi, nous souhaitons attirer l'attention sur le fait qu'ébaucher ici un modèle de vie dans lequel l'existence de l'homme âgé puisse encore être non seulement utile aux autres, mais, surtout, plaisante et heureuse pour lui-même, correspond à un objectif de premier ordre pour Cicéron. Lui-même se trouvait, au moment où il écrivait cette œuvre, accablé par des douleurs existentielles subtilement intégrées à la lettre du texte.<sup>13</sup> La structuration du texte semble donc faite de manière à rendre l'étape finale de la vie de l'homme acceptable pour l'auteur en personne ; de plus, il ne faut pas oublier Titus Pomponius Atticus, l'habituel correspondant de Cicéron dans ses lettres: la *praelocutio*, en effet, le désigne comme dédicataire en même temps que comme homme âgé, aussi désireux, peut-être, des consolations que son ami a à lui offrir.

Si, comme pour le *De re rustica* de Varron, nous voulons maintenant exposer les diverses configurations des bénéfiques rustiques dans l'ouvrage, il nous faut tout d'abord dire que le premier développement sur l'insertion de l'homme âgé dans l'ambiance campagnarde<sup>14</sup> a été mené pour montrer le côté « honnête » de la vie des voisins de Caton dans le pays sabin, où de vieux pères de famille romains continuent à surveiller les travaux de la terre dans leurs propriétés. Capables d'imposer un rythme et une qualité de travail par l'*auctoritas* de leur présence même, ces vieillards prouvent aux jeunes gens que leur existence ne doit pas obligatoirement s'identifier à une triste inertie.

Dans le long passage suivant du texte<sup>15</sup>, où le lecteur trouve encore une fois la présence du thème de la ruralité, nous pouvons diviser les *plaisirs* de la campagne en diverses catégories : par exemple, les plaisirs intellectuels de connaître la force de la terre ; ceux, sensoriels, d'éprouver de bonnes sensations, quoique modestes, avec le corps ; et ceux en rapport avec l'abondance de biens qui se fait sentir pour tous ceux qui se consacrent sérieusement aux arts rustiques. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, le plaisir moral qui comble d'honneurs les bons cultivateurs, dont l'exemple le plus réussi est, dans le contexte, le jeune Cyrus, roi des Perses.

Les plaisirs que nous disons intellectuels – car non liés à des profits économiques ou pratiques – sont illustrés par le passage sur la beauté de la force productive de la terre, comprise en elle-même (*ipsius terrae uis ac natura delectat*)<sup>16</sup>. En vérité, dans ce texte,

---

12. Cicéron, *De la vieillesse*, texte établi et traduit par P. Wuilleumier, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 58 (*Cato Maior*, par. 51).

13. Cette acception du plaisir finit par s'imposer dans le texte même si, dans le *Cato Maior* (par. 43), Caton fait la critique de ceux – les épicuriens – qui considèrent le plaisir (*uoluptas*) comme la finalité de tous nos actes ; mais il est évident que les plaisirs ici acceptés n'ont rien à voir avec l'hédonisme que l'on attribuait de façon erronée aux adeptes de cette école de pensée. Sur les éléments autobiographiques du *Cato Maior*, la douloureuse mort de Tullia, la fille de Cicéron, semble évoquée dans le paragraphe 84 par celle même du fils de Caton ; en outre, après les succès politiques de César vers 45 a.C., l'auteur se savait écarté du *forum* et, déjà âgé, se consacrait plutôt aux lettres, ou aux plaisirs de l'esprit.

14. Cicéron, *De la vieillesse*, p. 29 (*Cato Maior*, par. 24-25).

15. Cicéron, *De la vieillesse*, p. 58-70 (*Cato Maior*, par. 51-60).

16. Cicéron, *De la vieillesse*, p. 60-61 (*Cato Maior*, 51) : *Quamquam me quidem non fructus modo, sed etiam ipsius terrae uis ac natura delectat: quae, cum gremio mollito ac subacto sparsum semen exceptit, primum id occaecatum cohibet – ex quo occatio quae hoc efficit nominata est –, dein tepefactum uapore*

le vieux Caton nous parle de l'émotion qu'il ressent devant le spectacle de la germination des graines dans la terre, de la sortie des jeunes pousses, de leur croissance jusqu'au point de donner des céréales que la plante adulte essaie de défendre avec les pointes de ses épis ; sur le même sujet, il est clair que son plaisir, dans des circonstances pareilles, n'a pas seulement à voir avec le produit, mais, aussi, avec la vigueur naturelle de la terre qui, pour ainsi dire, enfante.

Mais le corps également se sert des biens rustiques pour éprouver des plaisirs honnêtes sur les terres où l'on doit se reposer entre les travaux : un petit détail du paragraphe 57, qui nous rappelle l'*Économique* de Xénophon – V, 9 –, montre le vieux Caton heureux de pouvoir, en été, jouir de l'ombre fraîche et des eaux, tandis qu'en hiver, c'est bien la proximité du feu qui lui procure des bienfaits<sup>17</sup>. À notre avis, ce détail illustre la nature des plaisirs encore permis aux vieillards : s'ils sont sages, déjà libérés de l'esclavage des plaisirs trop sensuels, ils ne repoussent pas les petites concessions à la dimension physique de leur existence. Cela nous rappelle, en outre, l'univers de la convivialité rustique, telle qu'elle est évoquée dans le *Cato Maior*<sup>18</sup> : dans cette partie du dialogue, en effet, le vieux Caton raconte à ses interlocuteurs qu'il aime recevoir, chaque jour, ses amis à dîner chez lui *in Sabinis*, c'est-à-dire, dans ses terres du pays sabin (*tempestiuus quoque conuiuuiis delector*). Même si une convivialité campagnarde ainsi constituée est en rapport avec d'autres éléments qui dépassent de loin la seule dimension physique – à l'exemple du plaisir même de bavarder et de la camaraderie –, il ne faut pas oublier que les repas anciens étaient des occasions de boire, de manger, d'admirer le décor des lieux...

La terre bien travaillée par les laboureurs et bien surveillée par un seigneur idéal, comme le décrivent ces pages du *Cato Maior*, est encore une source de profit pour ceux qui méritent ce genre de plaisir : au paragraphe 56, à nouveau avec une référence à Xénophon<sup>19</sup>, l'auteur présente au public quelques produits obtenus dans une ferme soigneusement cultivée, comme le vin, l'huile, les cochons, les chevreaux, les agneaux,

---

*et compressu suo diffundit et elicit herbescentem ex eo uiriditatem, quae, nixa fibris stirpium, sensim adulescit, culmoque erecta geniculato, uaginis iam quasi pubescens includitur; ex quibus cum emersit, fundit frugem spici ordine structam et contra auium minorum morsus munitur uallo aristarum.* « D'ailleurs, ce n'est pas seulement le produit qui me plaît, c'est aussi la vigueur naturelle de la terre elle-même : quand son sein amolli et assoupli a reçu la semence épandue, il la retient d'abord à l'abri de la lumière – d'où le nom *occatio* donné au hersage –, puis, quand il l'a tiédie par sa chaleur, il la fait éclater par sa pression, et il en tire une herbe verdoyante, qui, prenant appui sur les fibres de la racine, grandit peu à peu, se dresse en un chalumeau noueux et s'enferme en des étuis, comme si elle devenait pubère ; et quand elle s'en est dégagée, elle laisse échapper les grains de l'épi, disposés en ordre, que protège contre la morsure des petits oiseaux le rempart de ses pointes ».

17. Cicéron, *De la vieillesse*, p. 66-67 (*Cato Maior*, par. 57) : *Quid de pratorum uiriditate aut arborum ordinibus aut uinearum oliuetorumue specie plura dicam ? Breui praecidam : agro bene culto nihil potest esse nec usu uberius nec specie ornatius. Ad quem fruundum non modo non retardat, uerum etiam inuitat atque adlectat senectus : ubi enim potest illa aetas aut calescere uel apricatione melius uel igne, aut uicissim umbris aquisue refrigerari salubrius ?* « Faut-il évoquer davantage la verdure des prés, les rangées d'arbres, la beauté des vignobles ou des oliveraies ? Pour conclure d'un mot, rien ne peut être d'un plus grand profit ni d'un plus bel aspect qu'un champ bien cultivé. Or, loin d'en interdire la jouissance, la vieillesse y invite et y attire : où trouverait-elle, en effet, mieux que là, soit la douce chaleur du soleil ou du feu, soit inversement la fraîcheur propice de l'ombre ou de l'eau ? ».

18. Cicéron, *De la vieillesse*, p. 52-54 (*Cato Maior*, par. 46).

19. Xénophon, *Œconomique: a Social and Historical Commentary*, with a new translation by S.B. Pomeroy, Oxford, Clarendon Press, 1995, p. 128, 140 (chap. V, 2/VII, 19).

les poules, le lait, le fromage et le miel<sup>20</sup>. À notre avis, ce ne sont pas des avantages simplement pécuniaires que l'on envisage ici, car, quelques lignes avant, l'auteur a parlé des biens rustiques comme satisfaisant les besoins de la vie et du culte des dieux, avec d'évidentes connotations sacrificielles dans ce dernier cas. En outre, à l'occasion d'un repas entre amis à la campagne, il est évident que les produits de la terre ne doivent pas toujours être tenus pour des « marchandises » que l'on vend en ville pour obtenir de l'argent, mais aussi pour des biens dont profitent directement les habitants de la campagne.

Enfin, le dernier morceau en lien avec Xénophon, dont nous parlons ici, est une adaptation de l'épisode de la visite du lacédémonien Lysandre à Cyrus<sup>21</sup> (par. 59, Xen. IV 20ss.), prince des Perses, dans son beau « paradis », c'est-à-dire son jardin à la manière orientale qu'il avait cultivé de ses mains. Pendant la visite, l'éclat de ces lieux pour la vue et pour les odeurs, sans oublier la vigueur virile du prince même, ont fait déclarer à Lysandre que les hommes avaient raison de le dire heureux, parce que, dans sa personne, le bonheur était joint à la vertu. Il est évident que, ici, le beau portrait du prince en noble cultivateur d'un jardin se prête à inviter les Romains, surtout les plus âgés, à se valoriser aussi par les activités agraires.

En résumé, le thème de la ruralité, ici analysée plutôt sous l'angle de ses plaisirs, se trouve présent dans les deux ouvrages que nous avons étudiés ; en outre, l'intérêt et le plaisir ne semblent pas incompatibles pour leurs auteurs. Mais la nature même du *Cato Maior*, dialogue voué à la recherche d'une motivation existentielle pour les hommes âgés, fait que les aspects désintéressés de ces plaisirs ont un relief plus grand et varié dans les pages au ton lyrique. Dans le *De re rustica*, au contraire, l'insistance sur l'aspect économique contribue à affaiblir le sens des plaisirs stricts de la campagne, quoique ceux-ci ne soient pas complètement étrangers à l'utilité ni, même, aux profits que l'on peut en tirer.

---

20. Cicéron, *De la vieillesse*, p. 66-67 (*Cato Maior*, par. 56) : *Num igitur horum senectus miserabilis fuit, qui se agri cultione oblectabant ? Mea quidem sententia haud scio an nulla beatior possit esse, neque solum officio, quod hominum generi uniuerso cultura agrorum est salutaris, sed et delectatione qua dixi et saturitate copiaque rerum omnium quae ad uictum hominum, ad cultum etiam deorum pertinent – ut, quoniam haec quidam desiderant, in gratiam iam cum uoluptate redeamus. Semper enim boni assidue domini referta cella uinaria, olearia, etiam penaria est, uillaque tota locuples est, abundat porco, haedo, agno, gallina, lacte, caseo, melle. Iam hortum ipsi agricolae succidiam alteram appellant. Conditiore facit haec superuacaneis etiam operis aucupium atque uenatio.* « Eurent-ils donc une vieillesse lamentable, ces hommes qui prenaient plaisir à cultiver la terre ? Pour moi, je doute qu'il puisse en exister de plus heureuse : non seulement on remplit un devoir, car l'agriculture profite à tout le genre humain, mais on y trouve le charme que j'ai dit, et on en tire une pleine abondance de tout ce qui sert à la vie des hommes et même au culte des dieux ; ainsi, puisque certains éprouvent le besoin de ces biens, nous voici réconciliés avec le plaisir. En effet, un bon propriétaire assidu à l'ouvrage a toujours des celliers remplis de vin, d'huile et même de vivres, toute la maison pleine, des porcs, des chevreux, des agneaux, des poules, du lait, du fromage, du miel en abondance. Quant au jardin, les agriculteurs l'appellent eux-mêmes un second saloir. Ces plaisirs sont encore relevés, aux heures de loisir, par la chasse aux oiseaux et aux bêtes ».

21. Cicéron, *De la vieillesse*, p. 78 (*Cato Maior*, par. 69) et Xénophon, *Œconomique*, p. 126 (chap. IV, 20ss.).



**BIBLIOGRAPHIE CHOISIE**

- CARDAUNS, B. *Marcus Terentius Varro: Einführung in sein Werk*, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2001.
- CATO, VARRO, *On agriculture*, with an English translation by W.D. Hooper, revised by H.B. Ash, Cambridge, Mass.-London, Harvard University Press, 2006.
- CICÉRON, *De la vieillesse*, texte établi et traduit par P. Willeumier, Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- LEHMANN, A. « *Vtilitas et delectatio* : Varron théoricien de l'esthétique classique », *Varron critique littéraire. Regard sur les poètes latins archaïques*, Bruxelles, Latomus [Collection Latomus 262], 2002, p. 259-277.
- MARTIN, R. *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris, Les Belles Lettres, 1971.
- NARDUCCI, E. *Introduzione a Cicerone*, Roma/Bari, Laterza, 2005.
- ROBERT, J.-N. *La vie à la campagne dans l'antiquité romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 1985.
- SIRAGO, V. *Storia agraria romana: I. fase ascensionale*, Napoli, Liguori, 1995.
- VARRÃO, *Das coisas do campo*, tradução, introdução e notas por Matheus Trevizam, Campinas, Unicamp, 2012.
- VARRON, *Économie rurale : livre I*, texte établi, traduit et commenté par J. Heurgon, Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- VARRON, *Économie rurale : livre II*, texte établi, traduit et commenté par C. Guiraud, Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- VARRON, *Économie rurale : livre III*, texte établi, traduit et commenté par C. Guiraud, Paris, Les Belles Lettres, 1997.
- WHITE, K.D. "Roman Agricultural writers: Varro and his Predecessors", *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1973, vol. 4.1, p. 439-494.
- XENOPHON, *Œconomicus: a social and historical commentary*, with a new translation by S.B. Pomeroy, Oxford, Clarendon Press, 1995.